

## Article

---

« L'exégèse du livre *Lambda* de la *Métaphysique* d'Aristote dans le *De principiis* et dans la *Quaestio* I.1 d'Alexandre d'Aphrodise »

Silvia Fazzo

*Laval théologique et philosophique*, vol. 64, n° 3, 2008, p. 607-626.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/037694ar>

DOI: 10.7202/037694ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

# L'EXÉGÈSE DU LIVRE *LAMBDA* DE LA *MÉTAPHYSIQUE* D'ARISTOTE DANS LE *DE PRINCIPIIS* ET DANS LA *QUAESTIO I.1* D'ALEXANDRE D'APHRODISE\*

Silvia Fazzo

CNRS UMR 8163

Università degli Studi di Trento

*RÉSUMÉ* : Le commentaire continu d'Alexandre d'Aphrodise sur le livre Lambda de la Métaphysique d'Aristote était déjà perdu au XI<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, il exerçait toujours une influence par l'entremise du commentaire d'Averroès et de deux autres textes d'Alexandre : le traité Sur les principes de l'univers et la Quaestio I.1. Le présent article montre que ces deux derniers textes renferment chacun une section qui s'appuie sur Métaphysique Lambda, chapitres 6 et suiv., ce qui confirme le fait, ayant été établi ailleurs, que tous les textes d'Alexandre revêtent un caractère exégétique et prennent pour base les textes d'Aristote. Qui plus est, une comparaison entre le texte du chapitre Lambda et l'interprétation alexandriste permet d'apercevoir l'apport distinctif d'Alexandre à ce que la tradition a reçu comme la théologie d'Aristote. Entre autres choses, nous devons à Alexandre, ou à ses sources proches, l'idée que les cieux, étant animés, se meuvent en cercle parce qu'ils désirent imiter la parfaite quiétude du Premier Moteur. Nous devons également à Alexandre une mise en rapport détaillée de la théorie du livre Lambda avec les analyses du chapitre 8 de la Physique.

*ABSTRACT* : Alexander of Aphrodisias' continuous commentary on Aristotle's Metaphysics book Lambda was already lost in the XI<sup>th</sup> century AD. Nevertheless, it kept exercising an influence through the commentary of Averroes and through two other texts of Alexander : the treatise On the Principles of the Universe and the (so called) Quaestio I.1. This article shows that these last two texts both contain a section based on Metaphysics Lambda, chapters 6 ff, which brings a confirmation to a fact argued elsewhere, namely, that all of Alexander's texts bear an exegetical character and are built upon Aristotle's texts. Furthermore, a comparison between the text of Lambda and Alexander's interpretation allows us to see the distinctive contribution of Alexander to what has been traditionally known as Aristotle's theology. Thus, among other things, we owe to Alexander, or to his intermediate sources, the idea that the heavens, being ensouled, are moved in a circle by their desire to imitate the First Mover in its perfect state of

---

\* Mes plus vifs remerciements vont aux éditeurs du présent numéro spécial, Martin Achard et François Renaud, qui ont révisé ponctuellement, avec patience et compétence, diverses versions de la présente étude. Merci également à André Laks, Stephen Menn et Bob Sharples pour leurs remarques et suggestions. Je suis toutefois entièrement responsable de la version finale et les fautes qui peuvent subsister sont miennes.

*quietude. We also owe to Alexander an extended discussion which conflates the theory of Lambda to the related inquiries of Aristotle's Physics VIII.*

## INTRODUCTION

Le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise au livre *Lambda* de la *Métaphysique* est perdu. Sous le nom d'Alexandre, nous possédons un commentaire qui est attribuable en réalité à Michel d'Éphèse, et dont l'original ne fut imprimé qu'en 1847<sup>1</sup>.

Ainsi, comparativement à ce que l'on observe pour les autres écrits d'Aristote, l'interprétation médiévale et moderne du livre *Lambda* de la *Métaphysique* pourrait paraître n'avoir été que peu influencée *de manière directe* par la tradition interprétative grecque : du Moyen Âge au XIX<sup>e</sup> siècle, le commentateur par excellence de la *Métaphysique* — ou plus exactement de sa version arabe — fut Ibn Rushd (Averroès), dont le *Grand Commentaire (Tafsîr)* connut plusieurs réimpressions en traduction latine à partir du XVI<sup>e</sup> siècle (*editio princeps* : Venise, 1550-1552). À vrai dire, le commentaire d'Ibn Rushd, dans l'original ou dans sa traduction latine, paraissait bien souvent plus clair aux yeux des lecteurs médiévaux que le texte de la *Métaphysique* qui l'accompagne — et qui était de fait, en plusieurs endroits, défectueux — ce qui incitait ces lecteurs à se référer, plutôt qu'au texte même du Stagirite, au commentaire du philosophe arabe.

Et pourtant, si le commentaire d'Ibn Rushd a connu un tel succès, cela n'a sans doute pas été parce qu'il éclairait véritablement dans le détail le texte d'Aristote. Les réponses que le philosophe arabe pouvait apporter à ces questions d'ordre textuel demeuraient sérieusement limitées par le fait qu'il n'avait pas accès au grec du Stagirite<sup>2</sup>. La raison de son succès réside plutôt dans le fait qu'il offrait une synthèse très efficace du propos de la *Métaphysique*, de sa structure et de ses parties, selon l'interprétation qu'Ibn Rushd avait reçue de ses prédécesseurs grecs de l'Antiquité tardive.

S'agissant notamment de *Lambda*, il est possible, et même probable, que le commentaire d'Ibn Rushd sur ce livre soit en fait le plus souvent une sorte de calque, plus ou moins fidèle selon les cas, de ce monument de l'art de l'exégèse que constituait, selon toute vraisemblance, le grand commentaire continu d'Alexandre d'Aphrodise. En effet, si l'original grec du commentaire d'Alexandre sur le livre *Lambda* n'existait

1. L'édition de 1847 fut l'œuvre de H. Bonitz à Berlin. Auparavant, et notamment au XVI<sup>e</sup> siècle, le commentaire de Michel fut imprimé, mais uniquement dans une traduction latine (Sepulveda, Paris, 1536). Pour une démonstration du bien-fondé de l'attribution à Michel d'Éphèse du commentaire sur les livres VI-XIV de la *Métaphysique* (imprimé, dans l'édition de Hayduck [*Commentaria in Aristotelem graeca*, désormais *CAG*, I, Berlin, Reimer, 1889] à la suite du commentaire d'Alexandre sur les livres I-V), cf. C. LUNA, *Trois études sur la tradition de commentaires anciens à la Métaphysique d'Aristote*, Leiden, Boston, Köln, Brill (coll. « *Philosophia Antiqua* », 88), 2001, p. 53-71.

2. Non pas, notons-le, qu'Ibn Rushd ait voulu négliger ou banaliser les problèmes textuels posés par le texte de la *Métaphysique* : bien au contraire, il était, comme Alexandre, un exégète majeur, qui s'intéressait à l'état du texte et aux difficultés interprétatives qu'il soulève. La preuve en est son souci de préserver la trace (indirecte soit-elle) de la discussion de difficultés textuelles qu'il trouvait chez Alexandre.

déjà plus à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à l'époque où Ibn Rushd travaillait à son propre commentaire, il n'en demeure pas moins que ce dernier disposait des deux premiers tiers du commentaire d'Alexandre sur *Lambda* dans une traduction arabe, effectuée d'après une traduction en syriaque. Or, Ibn Rushd était parfaitement conscient de la grande valeur du commentaire d'Alexandre, et il cherchait donc à en offrir, pour chaque section de texte, une sorte de *supercommentarium*, ou commentaire du commentaire<sup>3</sup>. En étant ainsi entremêlée à l'interprétation d'Ibn Rushd, l'interprétation d'Alexandre a donc en réalité exercé une influence considérable, qui en fait l'exégèse ancienne du livre *Lambda* la plus déterminante et la plus influente dans la réception subséquente de l'ouvrage.

L'interprétation d'Alexandre pose ainsi les prémices de la lecture théologique du livre *Lambda*, qui fera autorité au Moyen Âge. De ce fait, le rôle de son commentaire s'avère d'une importance capitale dans l'histoire de la réception du livre. Diverses questions se posent eu égard à ce rôle d'intermédiaire, dont celles-ci : où s'arrête, en *Lambda*, l'intention théologisante d'Aristote (si tant est qu'il en ait eu une), et où commence la part qui, dans la compréhension traditionnelle du livre, est due en fait à Alexandre d'Aphrodise ? Car, après tout, ce qui a passé au Moyen Âge comme la « théologie » d'Aristote, c'est-à-dire comme sa théorie des principes, est tout autant la théologie et la théorie des principes d'Alexandre, y compris en raison du fait que c'était Alexandre, et non pas Aristote, qui avait placé cette « théologie » au centre de l'édifice métaphysique, comme son accomplissement et comme son but ultime<sup>4</sup>.

Le commentaire d'Alexandre sur *Lambda*, comme je l'ai dit, n'a pas été préservé. Cependant, les sources d'information directes sur son exégèse ne manquent pas, bien qu'elles n'aient pas encore été pleinement exploitées. Afin de remédier en partie à cette lacune, je me propose d'examiner ici, tout en gardant un œil sur le texte même de la *Métaphysique*, deux traités d'Alexandre qui offrent des témoignages de première valeur sur son interprétation du livre *Lambda*, mais qui ont jusqu'à présent été étudiés comme des textes indépendants plutôt que comme des commentaires : le traité *Sur les principes de l'univers* (dorénavant : *De principiis*, selon la dénomination courante, en vigueur depuis Badawi), principalement à partir du § 64 dans l'édition de Genequand, ainsi qu'un texte en grec beaucoup plus court mais qui comporte, pour une part, des parallèles intéressants avec le *De principiis*, et dont le titre de

3. Comme il l'explique lui-même dans un passage programmatique (p. 1393 et suiv., Bouyges) : « Nous avons d'Alexandre un commentaire sur les deux tiers environ du livre [*Lambda*] », et « [...] j'ai estimé que le mieux était de paraphraser avec le plus de clarté et de concision possibles l'exposé d'Alexandre, chapitre par chapitre » (AVERROËS, *Grand commentaire de la Métaphysique d'Aristote*, trad. A. Martin, Paris, Les Belles Lettres, 1984). On notera toutefois qu'Ibn Rushd ne renonce jamais, dans son commentaire, à l'exercice de son propre jugement, et ce, tant à l'égard de ce qu'il lit chez Alexandre que du texte d'Aristote. C'est pourquoi on peut légitimement parler de son commentaire comme d'un *supercommentarium* au commentaire d'Alexandre. Quant à la version originale en grec du commentaire d'Alexandre, le fait qu'elle n'était déjà plus disponible dans son intégralité au début du XII<sup>e</sup> siècle, explique pourquoi Michel d'Éphèse s'est appliqué à la composition d'un autre commentaire sur les livres VI-XIV, et donc sur le livre *Lambda*, qui correspond au livre XII. Cf. la note 1 ci-dessus, et, sur ce thème en général, S. FAZZO, « L'archeologia di una tradizione : il libro *Lambda* della *Metafisica* », dans E. DE BELLIS, éd., *Aristotle and the Aristotelian Tradition*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2008, p. 177-187.

4. Cf. Alex. ap. IBN RUSHD, in *Met.* 1395-1405 Bouyges.

« *Quaestio* » I.1 reflète, dans les écrits attribués à Alexandre, un classement inapproprié.

Ces deux textes comportent des extraits, plus ou moins facilement identifiables, de l'exégèse d'Alexandre sur la deuxième partie du livre *Lambda*. Il est manifeste que de façon générale cette exégèse s'appuie sur le texte grec d'Aristote de même que sur d'autres ouvrages du Stagirite auxquels *Lambda* se réfère, en particulier sur le livre VIII de la *Physique*. Toutefois, en l'absence de la version originale du commentaire d'Alexandre, il n'est pas aisé de juger avec précision de la relation qui existait entre ce commentaire, d'un côté, et le *De principiis* et la *Quaestio* I.1, de l'autre. Une première question s'impose : certaines sections du commentaire pourraient-elles avoir été reprises dans les traités ? L'exemple fourni par le traité alexandriste *De Anima* — lu en parallèle aux fragments disponibles du commentaire perdu d'Alexandre au traité *De Anima* d'Aristote — suggère qu'Alexandre puisse avoir eu quelquefois recours à un tel procédé<sup>5</sup>. Là aussi pourtant, les similarités qui s'observent entre différents textes de sa plume portant sur un même sujet peuvent être attribuables, non pas tant à des reprises « mécaniques » ou à des collages de sections, qu'à un mode de rédaction faisant naturellement leur part à certains dédoublements et à des formules récurrentes.

Car sinon, en admettant que le *De principiis* et la *Quaestio* I.1 soient des originaux, on pourrait trouver surprenant qu'il ait existé, outre le commentaire proprement dit d'Alexandre, d'autres ouvrages de son cru sur le livre *Lambda*. La chose est toutefois entièrement possible, car Alexandre est un auteur qui n'hésite pas, d'un ouvrage à l'autre, à réintroduire les mêmes concepts et à se répéter, parfois mot pour mot<sup>6</sup>. Une telle pratique se vérifie dans plusieurs types d'écrits qui lui sont attribués, et qui ont en commun de dépendre de ses commentaires. Ainsi, à un traité majeur comme le *De Anima*, correspond un exposé plus bref, soit le texte mineur sur l'âme (Περὶ ψυχῆς) dans la collection *Mantissa*. Le *De fato*, dont il existe deux versions (majeure et mineure), donne un autre exemple de cette pratique du dédoublement partiel. En général, les opuscules plus courts sont dépourvus de sections doxographiques et polémiques, mais ils peuvent, sous les autres rapports, être remarquablement similaires aux sections constructives des traités majeurs qui portent sur les mêmes sujets. Peut-être les destinataires des deux types d'ouvrages étaient-ils différents ; les traités mineurs sont normalement plus concis et techniques, ce qui suggère qu'ils s'adressaient à un public spécialisé, alors que les traités majeurs — en dépit du fait qu'ils comportent

5. Cf. P.L. DONINI, « Testi e commenti, manuali e insegnamento : la forma sistematica e i metodi della filosofia in età post-ellenistica », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, 36.7, p. 5027-5100 (Berlin, New York, Walter de Gruyter, 1994), notamment p. 5054, où Donini formule, à propos d'un exemple précis relatif au *De Anima*, l'observation suivante : « Alessandro ha dunque conservato [dans son propre *De Anima*] la stessa disposizione dei temi che trovava nell'opera del maestro ; dovrebbe essere un indizio chiaro che continuava a servirsi del suo stesso commentario ». Cf. aussi P. ACCATTINO, P.L. DONINI, *Alessandro di Afrodisia. L'anima*, Roma, Bari, Laterza, 1996, p. VII.

6. Alexandre voulait sans doute ainsi travailler à l'élaboration d'un aristotélisme normalisé et plus cohérent, et du même coup fortifier, en regard des autres « sectes philosophiques », l'École à laquelle il appartenait (cf. sur ce point S. FAZZO, *Aporia e sistema. La materia, la forma e il divino nelle Quaestiones di Alessandro di Afrodisia*, Pisa, ETS, 2002, p. 20-24).

des sections recoupant quelquefois exactement le contenu des traités mineurs — étaient sans doute destinés à une diffusion plus large<sup>7</sup>.

C'est d'ailleurs une différence de cet ordre, relative aux destinataires, qui pourrait exister entre le *De principiis* et la *Quaestio*. Leur mode de transmission respectif a été également très différent. Le *De principiis* nous est parvenu par des voies indirectes et à travers diverses traductions. Quant au texte de la *Quaestio* I.1, il en existe au moins trois versions. La mieux connue est celle qui ouvre la collection des *Quaestiones* d'Alexandre. Les deux autres sont assez voisines quant au texte. L'une se présente, non pas comme un traité indépendant, mais comme le commentaire d'une partie de *Métaphysique Lambda*. Cette version a été éditée « par accident », car elle est intégrée et préservée dans le commentaire de Michel d'Éphèse à *Lambda* 6<sup>8</sup>. Une telle insertion met d'ailleurs en évidence la nature proprement exégétique de la *Quaestio* I.1, que je m'appliquerai à mettre en lumière dans la deuxième partie et la conclusion du présent article. L'autre version, parallèle et similaire, est inédite. Elle se trouve dans le ms Ven. 194<sup>9</sup>.

7. Les deux textes d'Alexandre sur l'âme ont été édités par I. BRUNS, dans *CAG, Suppl.* II.1, Berlin, Reimer, 1889 : le *De Anima* se trouve aux p. 1-100, et le traité mineur correspondant aux p. 101.3-106.17. Le traité mineur *Sur le destin* a été édité dans *ibid.*, aux p. 179.24-186.31, alors que le traité majeur *Sur le destin* a été édité, toujours par BRUNS, dans *CAG, Suppl.* II.2, Berlin, Reimer, 1892, p. 164-212 (l'édition la plus récente de ce dernier texte est celle de P. THILLET, Paris, Les Belles Lettres, 1984). Nous pouvons en effet formuler l'hypothèse selon laquelle les traités majeurs s'adressaient à des lecteurs qui — comme une partie des élèves athéniens d'Alexandre — n'étaient pas parfaitement versés dans la philosophie d'Aristote ou n'adhéraient pas strictement à l'école aristotélicienne (cf. mon article « Aristotelismo e antideterminismo nella vita e nell'opera di Tito Aurelio Alessandro di Afrodizia », dans S. MASO, C. NATALI, éd., *La catena delle cause. Determinismo e antideterminismo nel pensiero antico e in quello contemporaneo*, Amsterdam, Hakkert, 2005, p. 271-297, et spécialement p. 292-294).

8. *CAG* 1, 685.30-687.22. Dans son édition du commentaire à la *Métaphysique* d'Alexandre et de Michel d'Éphèse, HAYDUCK a fait imprimer cette version comme s'il s'agissait d'un commentaire du premier *lemma* de *Lambda* 6 (1071b3 et suiv.). Or, toujours dans son édition, la section suivante, écrite par Michel d'Éphèse (687.23 et suiv.), porte de nouveau sur le premier *lemma* du livre 6. Si tel était en effet l'ordre voulu par Michel, il faut penser que le texte d'Alexandre, qui est un reste ou une trace de la *summa capitum* du commentaire alexandriste perdu, avait quant à lui pour fonction de préparer son propre commentaire, et ne devait pas s'y substituer. Une comparaison du texte qu'on trouve chez Michel, in *Metaph.* 685.26 et suiv., et de la *Quaestio* I.1, est proposée par R.W. SHARPLES dans les notes de sa traduction : *Alexander of Aphrodisias. Quaestiones 1.1-2.15*, London, Duckworth, 1992, p. 16-19. Je tiens à remercier ici Bob Sharples, qui a bien voulu discuter avec moi de plusieurs des points abordés dans les présents développements.

9. Bruns, qui est l'auteur de l'édition de référence des *Quaestiones* d'Alexandre, estimait que, pour la *Quaestio* I.1 comme pour les autres *Quaestiones* attribuées à l'Aphrodite, le ms grec Ven. 258 (qui date de la fin du IX<sup>e</sup> siècle) était la source de tous les manuscrits qu'ils connaissaient (cf. I. BRUNS, « Praefatio », *CAG, Suppl.* II.2, Berlin, Reimer, 1892, p. XIX-XXII). Or, le ms Ven. 194, dont Bruns ignorait l'existence (fin du XIII<sup>e</sup> siècle) contient, aux p. 426r 5-428v 7, des versions des textes qui, pour les *Quaestiones* I.1, I.25, I.10, I.15, II.23 et II.3, sont assez différentes de celles qu'on trouve dans l'édition de Bruns. S'agissant plus précisément de la *Quaestio* I.1, le texte du Ven. 194 est, la plupart du temps, plus proche du texte qui a été préservé par Michel d'Éphèse, que du texte du Ven. 258 édité par Bruns. Le développement continu du Ven. 194 dans lequel est intégrée comme une partie la *Quaestio* I.1 est d'ailleurs plus long que la *Quaestio* I.1 elle-même (et cela en dépit de la perte, dans le Ven. 194, des premières lignes de la *Quaestio* [2.20-23 Bruns]), puisqu'il comprend la deuxième partie de la *Quaestio* I.25, p. 40.16-41.19, qui porte sur le moteur immobile et sur la providence. Finalement, l'ensemble de cette section alexandriste dans le Ven. 194 offre une exégèse très attentive, bien que fort sélective, des chapitres 6, 7 et 8 de *Lambda*. Ainsi, témoignant d'une circulation indépendante de ces matériaux alexandristes concernant *Lambda* 6-8, le ms Ven. 194

Pour les besoins de la présente étude, il me suffira de montrer que le commentaire continu d'Alexandre d'Aphrodise au livre *Lambda* n'est pas complètement perdu, et qu'il nous en est parvenu davantage que les fragments contenus dans le *Grand Commentaire* d'Ibn Rushd. Certes, les passages où le philosophe arabe cite nommément Alexandre sont d'un grand intérêt, mais il a été jusqu'à présent difficile de les rassembler et de les mettre en système<sup>10</sup>. Le *De principiis* et la *Quaestio* I.1, en revanche, permettent en bien des endroits une reconstruction de l'interprétation globale d'Alexandre, qui se révèle riche en détails. Comme je tâcherai de le montrer, la considération de ces deux sources peut nous aider à mieux comprendre les méthodes exégétiques propres à celui qui fut longtemps considéré comme le commentateur par excellence d'Aristote. Cela est particulièrement intéressant en ce qui concerne son interprétation de *Métaphysique Lambda*, dont l'importance historique ne saurait être surestimée.

### I. LE DE PRINCIPIIS

Le traité *Sur les principes de l'univers* est une œuvre maîtresse d'Alexandre, qui doit être consultée en priorité si l'on veut procéder à une reconstruction d'ensemble de son interprétation d'Aristote.

Ce traité, dont l'original grec est perdu, nous est parvenu par le biais de traductions et donc, comme je l'ai dit, de sources indirectes dont l'exploitation est malaisée. Il existe de ce texte une édition récente par Charles Genequand<sup>11</sup>. C'est un travail dont l'intérêt mérite d'être souligné, vu l'importance capitale du *De principiis*<sup>12</sup>. Néanmoins, il faudrait déterminer davantage la valeur exacte de chacune des sources d'information dont nous disposons, défi que Genequand ne relève qu'en partie<sup>13</sup>. Plus

---

offre une explication possible du fait que Michel d'Éphèse connaissait ce que nous appelons la *Quaestio* I.1, bien qu'il ne disposât pas du commentaire continu d'Alexandre.

10. Cette difficulté était sans doute prévisible, puisque les commentateurs anciens avaient en général l'habitude de citer leurs prédécesseurs de façon extrêmement partielle ou sélective, notamment lorsqu'ils avaient affaire à des difficultés d'interprétation ou à des points faisant l'objet de désaccords philosophiques. Quoi qu'il en soit, il conviendrait de donner une nouvelle édition et traduction des fragments d'Alexandre chez Ibn Rushd (l'étude de référence sur le sujet demeure celle, plus que centenaire, de J. FREUDENTHAL, « Die durch Averroes erhaltenen Fragmente Alexanders zur *Metaphysik* des Aristoteles untersucht und übersetzt », *Abh. der königlichen Akademie des Wiss. zu Berlin*, phil.-hist. Kl., 1, 1884). Je songe à réaliser un tel travail, en collaboration avec Mauro Zonta (Università della Sapienza, Roma).
11. ALEXANDER OF APHRODISIAS, *On the Cosmos*, Leiden, Boston, Köln, Brill, 2001.
12. Cette importance m'a d'ailleurs fait concevoir, en collaboration avec Mauro Zonta, le projet d'une édition et d'une traduction italienne du *De principiis*, qui seraient accompagnées d'un sommaire analytique et d'un commentaire, s'appuyant sur les différentes sources arabes et syriaques dont nous disposons.
13. Ce n'est pas la seule lacune que comporte le travail de Genequand. Ainsi, le titre de la version arabe du traité étant *fī mabādi' al-kull* (« Sur les principes de l'univers »), l'intitulé que propose Genequand (« On the Cosmos ») passe sous silence une composante, me semble-t-il, essentielle du titre original : pour *fī mabādi'* l'original grec portait sans doute *περί ἀρχῶν*, ce qui place clairement le traité dans le sillage de la prétendue *Métaphysique* de Théophraste, qui dut porter ce titre, si tant est qu'elle en porta un (cf. sur ce point l'édition d'A. LAKS et de G.W. MOST, Paris, Les Belles Lettres, 1993, p. xvii). Dans son introduction, Genequand rapproche lui-même du reste, et ce, à plusieurs reprises, le *De principiis* de la *Métaphysique* de Théophraste. J'ai signalé certains autres des problèmes posés par l'édition de Genequand dans mon compte rendu de l'ouvrage (*Rivista di Storia della Filosofia* [2003], p. 284-287).

précisément, le texte du *De principiis* est transmis en arabe par au moins deux traditions distinctes, que Genequand désigne comme le « Texte A » et le « Texte B », ainsi qu'en syriaque dans la traduction partielle de Sergius de Reshaina. Cette dernière traduction pourrait être très proche de l'original, mais certains éléments semblent indiquer qu'elle est intégrée dans un traité de Sergius. Certes elle comporte, par rapport au « Texte A », des lacunes et des ajouts, qui sont toutefois le plus souvent reconnaissables grâce au texte parallèle en arabe<sup>14</sup>. Or Genequand, dans son ouvrage, traduit uniquement le « Texte A » de l'arabe en anglais, et ne se propose pas d'examiner sa relation avec les deux autres sources textuelles dont nous disposons, le texte syriaque de Sergius et le « Texte B ». Ce fait constitue un *desideratum* qu'il faudra un jour combler. Par ailleurs, une division du texte ainsi qu'une décomposition analytique de ses grands arguments seraient, à ce stade de la recherche, nécessaires pour faire ressortir la structure du traité, telle qu'elle est en elle-même mais aussi en regard des textes aristotéliens qui en constituent la source. Ce travail s'avère toutefois difficile à réaliser, entre autres parce que nous ne disposons pas encore, pour le traité, d'un sommaire analytique continu, que Genequand a renoncé à donner. On perçoit donc mal, pour l'instant, la fonction précise qui est impartie à chaque phrase dans l'argument ou le passage plus étendu dans lequel elle s'insère<sup>15</sup>. Ce fait est, à mon sens, indirectement confirmé par le petit nombre d'analyses exégétiques du traité qui ont été publiées depuis la parution de l'ouvrage de Genequand. Une lecture critique du *De principiis* exige d'abord qu'on s'interroge — ce qui à ma connaissance n'a pas encore été fait — sur sa fonction et sa nature globales. Si l'on persiste à considérer le traité comme un ouvrage indépendant ou autosuffisant, il faudra alors admettre qu'il comporte des anomalies de structure graves et difficilement explicables. Si, en revanche, on estime avoir affaire à une œuvre exégétique — et force est de reconnaître que tous les ouvrages d'Alexandre qui concernent Aristote sont, d'une certaine manière, de nature exégétique —, il convient de chercher à déterminer le type particulier d'exégèse qui y est pratiqué. La brièveté de la présente étude me forcera à n'avancer, relativement à ce dernier point, que des hypothèses générales, que je compte toutefois développer et étayer dans des études à venir. J'espère néanmoins que ces hypothèses pourront stimuler la discussion sur un problème qui, en tout état de cause, implique une part de conjectures.

Dans son état actuel, le *De principiis* s'ouvre par une indication claire quant à son sujet, à savoir « la doctrine des principes selon Aristote » (fin du § 1<sup>16</sup>), et par une introduction bien articulée (§ 2-3). Dans cette dernière, Alexandre fait d'abord

14. Je m'exprime ici prudemment, car la thèse généralement admise selon laquelle la version syriaque du texte fait partie d'un traité de Sergius, pourrait être due à une lecture hâtive de l'introduction. Ce point devrait être examiné à nouveaux frais dans la nouvelle édition du *De principiis* que M. Zonta prépare actuellement avec moi.

15. Sur ce point voir aussi la remarque de J. MCGINNIS dans son compte rendu de l'ouvrage pour le *Journal of the American Oriental Society* (124 [2004], p. 103-108) à propos de la longueur excessive des paragraphes dans l'édition et la traduction de Genequand, qui n'aide guère le lecteur à s'orienter dans la structure complexe du traité.

16. On notera au passage que la première partie du paragraphe liminaire du *De principiis* est probablement apocryphe.

connaître sa position quant au problème de méthode que soulève une étude sur les principes (§ 2), qui est attribuable au fait que si les premiers principes sont, par définition, sans principes, il est alors impossible de procéder, dans une enquête à leur sujet, par démonstration apodictique. Or dans de telles conditions, explique Alexandre :

Le meilleur mode d'exposition consiste à montrer que les principes posés par de telles doctrines [celles d'Aristote] s'harmonisent et sont en accord avec les phénomènes qui sont évidents et bien connus. Car concernant les principes on ne peut pas se servir du raisonnement démonstratif, puisque la démonstration procède à partir de ce qui est antérieur et des causes, et que pour les premiers principes il n'y a rien d'antérieur et qu'il n'y a pas de causes (*De princ.*, § 2)<sup>17</sup>.

Il s'agit d'une précision méthodologique importante, sur laquelle nous reviendrons lors de l'analyse d'un passage parallèle de la *Quaestio* I.1, p. 4.4-7.

Le *De principiis*, § 3, formule ensuite une série de questions fondamentales : qu'est-ce que la cause première<sup>18</sup> ? Quelle est son activité ? Quel est le mouvement du corps qui est mû par la cause première ? Pourquoi le corps circulaire a-t-il de nombreux mouvements différents ? Et enfin, ce qui est engendré dans le monde sublunaire en raison du mouvement des corps l'est-il par l'effet d'un savoir ou d'une volonté ? Ces cinq questions résument bien l'ensemble des préoccupations du traité — qui vont de l'identification et de la définition de la cause première aux conséquences les plus directes et les plus éloignées de son activité<sup>19</sup> —, mais la manière logique et progressive dont les questions sont sériées au § 3 ne reflète que partiellement la structure du *De principiis*. En fait, le plan du traité n'est pas véritablement progressif ou linéaire, et il n'est donc décelable qu'à travers un travail d'interprétation. Je vais en tenter ici une amorce, dont les résultats, forcément sommaires, resteront à vérifier et à préciser.

On peut distinguer dans le *De principiis*, suite à l'introduction, deux grandes parties. La première (§ 4-64) esquisse une définition de la cause première<sup>20</sup>, et porte du

17. *De principiis*, « Texte A », p. 44.8-12 Genequand. La traduction que propose Genequand de la première partie de ces lignes me paraît à plus d'un égard insatisfaisante : « The best way to ascertain such things is in my opinion to show that the principles that lead up to them are in necessary agreement with the things that are evident [...] ». En effet, cette traduction ne permet pas au lecteur de comprendre que l'enquête porte sur les principes, et le syntagme « the principles that lead up to [such things] » suggère la possibilité d'une inférence à partir des principes, ce qu'Alexandre, en accord sur ce point avec Aristote, récuse précisément. En outre, la traduction fait intervenir une conception de la nécessité qu'Alexandre n'avait sans doute pas l'intention d'introduire ici (la chose devient encore plus manifeste si l'on considère les versions parallèles du « Texte B » de Genequand et du texte en syriaque ; je remercie M. Zonta d'avoir procédé à une vérification de ces deux autres versions).

18. On notera au passage que l'expression « la cause première », qui est utilisée dès le § 2, n'est pas aristotélicienne. Cf. Genequand *ad loc.*, qui cite des occurrences de l'expression dans le titre (probablement tardif) de la *Quaestio* I.1, et dans le *De mundo*, faussement attribué à Aristote (398b35 et 399a26). Chez Alexandre, l'expression se trouve aussi en *In Met.* 14.15, 15.5, 21.16-19, 149.22, et 150.33.

19. S'agissant des effets sur le monde sublunaire de la cause première, le propos du *De principiis* paraît se rapprocher, dans sa dernière partie, de l'argument qui est développé dans le traité *Sur la Providence*, lui aussi attribué à Alexandre (on consultera sur ce point l'édition et la traduction de M. ZONTA, dans S. FAZZO, éd., *Alessandro di Afrodizia : La provvidenza. Questioni sulla provvidenza*, Milano, Biblioteca Universale Rizzoli, 1999, p. 138-145, et plus spécialement les p. 27-31 et 54-56 de l'introduction).

20. La question de la nature de la cause première est, en effet, la première à être soulevée en *De principiis* § 3.

même coup sur trois des problèmes les plus fondamentaux que pose l'exégèse de *Métaphysique Lambda*, problèmes en fonction desquels nous pouvons diviser la première partie, à son tour, en trois sections. La première de ces sections traite de la relation entre les sphères du ciel et le premier moteur, et porte ainsi sur le rapport entre le désir et l'imitation d'un être supérieur, qui est incorporel et immobile. Cette section souligne que le corps céleste, étant le meilleur des corps, est nécessairement animé<sup>21</sup>, sans pour autant posséder que la faculté supérieure de l'âme, celle qui désire le Bien véritable (§ 4-28). La deuxième section argumente *per absurdum*, afin de montrer l'immobilité du principe, à la fois contre la thèse voulant que le principe du mouvement soit toujours en mouvement, et contre une autre thèse, logiquement liée à la première, selon laquelle l'automoteur constitue le principe de tout mouvement (§ 29-44)<sup>22</sup>. La troisième section, enfin, cherche à montrer l'accord qui existe entre l'éternité du premier moteur (postulée en raison de son excellence ou de son exemption de toute corruptibilité) et l'éternité du corps céleste (postulée en raison de la continuité de son mouvement) (§ 45-61). Puisqu'il est le principe de tous les états, le premier moteur doit être une substance simple, incorporelle, immobile, éternelle, et sans puissance (§ 62-64, l. 2). Cette conclusion constitue d'une certaine façon l'analogue de celle formulée en *Métaphysique Lambda* 7, 1073a3-12 (cf. aussi le programme correspondant en 6, 1071b4 et suiv., qui se lit comme suit : « Il faut dire qu'il est nécessaire qu'il existe une substance éternelle et immobile »).

La deuxième partie du *De principiis* (§ 64, l. 2 et suiv.) représente en effet, en quelque sorte, un nouveau départ, dans la mesure où elle reprend *ab exordiis* la démonstration de l'existence du premier moteur. On pourrait s'étonner de cette reprise puisque le premier moteur et ses attributs ont déjà fait l'objet de nombreuses discussions dans les analyses précédentes. En effet, le premier moteur y a été déjà décrit comme le Bien excellent et véritable (§ 4-11), comme étant sans corps (§ 27-28), immobile (§ 27-44), éternel et un par le nombre (§ 45-49), comme une substance incorporelle, abstraite et séparée, et comme forme sans matière (§ 53-54). L'explication de ce désordre apparent est, à mon sens, d'ordre hypotextuel<sup>23</sup> et tient au fait que du § 64 jusqu'à la fin, le *De principiis* suit la deuxième partie du livre *Lambda*, qui porte pré-

21. L'argument qui appuie ce philosophème se résume comme suit : les corps animés sont meilleurs que les corps inanimés ; or le corps éternel est le meilleur des corps. Il est donc animé.

22. Selon le témoignage d'Eudème (ap. SIMPLICIUS, in *Phys.* 1220.31 et suiv., ad VIII.5, 256a4 et suiv. = fr. 115 Wehrli), cette dernière opinion, d'après laquelle le principe de tout mouvement est l'automoteur, était à l'époque d'Aristote la plus répandue. Rappelons que la thèse platonicienne d'un principe du mouvement automoteur est mentionnée par Aristote en *Lambda* 6, 1071b37-72a1 (en référence au *Timée* ainsi qu'au *Phèdre*).

23. Selon Gérard GENETTE (*Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982), un hypotexte est un texte dont un autre texte constitue, entre autres, la réécriture, l'interprétation et la transformation, directe ou indirecte. Il est plus ou moins normal qu'une réécriture comporte un sens nouveau et une nouvelle portée, et, le cas échéant, une nouvelle portée philosophique. Par exemple, la théorie des principes de *Métaphysique Lambda* devient chez Alexandre une théologie philosophique (dont il serait d'ailleurs intéressant de suivre les avatars). En principe, tout ouvrage d'Alexandre, en tant que commentaire d'Aristote, est susceptible d'être regardé comme un hypertexte ; mais ce sont avant tout les traités indépendants de l'Aphrodite, comme le *De Anima* et bien entendu le *De principiis*, qui appartiennent à cette catégorie, puisqu'ils sont conçus sur la base même des traités correspondants d'Aristote, et empruntent le même ordre d'exposition.

cisément sur le premier moteur. L'argument visant à établir l'existence d'une substance éternelle et immobile en *Lambda 6* (qui s'ouvre par ces lignes : « Les substances sont les premières des étants, et si toutes étaient corruptibles, tout serait corruptible » [1071b5 et suiv.]) marque le début de la superposition entre les deux textes<sup>24</sup>.

À partir du § 64 donc, Alexandre suit la partie constructive du texte d'Aristote. Il respecte, dans l'ensemble, l'ordre du texte aristotélicien, et les quelques écarts qu'il s'autorise par rapport à cet ordre ne sont pas sans raison. La correspondance entre les deux textes paraît être la suivante : *Lambda 6* = § 64-73, 79-85<sup>25</sup>, *Lambda 8* = § 86-95, *Lambda 7* = § 96-112, 120-127, *Lambda 9* = § 113-119, et *Lambda 10* = § 128 et suiv. On note, dans cette reprise du plan aristotélicien, certaines omissions d'importance (notamment les chapitres 1 à 5 de *Lambda*, qui ne traitent pas du premier moteur, de même que les sections doxographiques de *Lambda 6* et 10), quelques ajouts (par exemple deux citations, dans les § 89-90, de *Phys.* VIII.6, 259a6-13 et 13-19, citations probablement motivées par certains passages comme 1073a26-34 de *Lambda 8*), et enfin certains déplacements.

Concernant la raison de ces déplacements, on ne peut que proposer des conjectures. Si l'on se penche sur les grandes lignes, on dira par exemple qu'il est logique qu'un précis sélectif et réadapté de *Lambda 8* (§ 86-95), qui porte sur la pluralité des sphères et des moteurs, puisse faire suite à une paraphrase de la discussion de *Lambda 6* sur la pluralité des mouvements célestes (§ 79-85). Dans sa réécriture, toutefois, Alexandre ne tient pas compte des exposés concernant les théories astronomiques d'Eudoxe et Callippe sur le nombre des sphères, qu'il regarde manifestement comme de simples comptes rendus doxographiques, bien qu'ils forment le corps du chapitre 8 du livre *Lambda*<sup>26</sup>. Par ailleurs, les éléments constructifs du chapitre 9, dans lequel Aristote énumère les difficultés inhérentes à la doctrine de l'intellect premier (1074b25-38 ; cf. *De princ.* § 113-125), sont inclus dans la discussion portant sur le chapitre 7 (§ 97-112, 126-127 sur *Lambda 7*, 1072b13-30). De cette façon la discussion sur l'intellect offerte en *Lambda 9* se trouve intégrée à la discussion, plus brève, de *Lambda 7* (1072b18-30), ce qui permet à Alexandre d'esquisser une synthèse doctrinale qui s'imposera dans la tradition exégétique subséquente. Enfin, la conclusion du *De principiis* (§ 128 jusqu'à la fin) s'inspire du chapitre 10 de *Lambda*, dans la mesure où elle porte sur la disposition ordonnée du Tout que constitue l'univers (*alkull* en § 134, comme τὸ ὅλον en *Lambda 10*, 1075a11<sup>27</sup>). Ledit chapitre final de

24. Cette caractéristique structurelle du *De principiis* n'est que peu apparente dans l'édition du texte arabe (« Texte A ») que propose Genequand. En effet, la phrase qui commence, dans le *De principiis*, la superposition (« car si la substance qui est le premier des étants était périssable, alors tous les étants sujets à la génération seraient périssables »), se trouve à l'intérieur du § 64, l. 2, et n'est précédée d'aucun alinéa. On notera au passage que la paraphrase proposée ici par Alexandre (« car si la substance qui est le premier des étants était périssable, alors tous les étants sujets à la génération seraient périssables ») montre qu'il interprétait avec une certaine liberté le texte de *Lambda 6*, 1071b5 et suiv.

25. Les § 74-78 reviennent sur des thèmes qui avaient déjà été abordés dans la première partie du traité, soit les attributs du premier moteur et son rôle en tant qu'objet d'imitation.

26. Alexandre, pour sa part, admet l'existence de huit sphères célestes : la sphère des fixes et une sphère pour chacun des luminaires et des planètes ; cf. aussi *Quaestio* I.25, 40.23-27.

27. Ce rapport entre *De princ.* § 34 et *Lambda 10* a été correctement mis en évidence par Genequand.

*Lambda*, riche en métaphores<sup>28</sup>, fait maintenant l'objet d'une réappropriation assez libre, comme s'il s'agissait d'un modèle rhétorique à réinterpréter. Ainsi, Alexandre reprend l'exemple de la maison (§ 128 et suiv., 133-136), mais il ne réutilise pas l'exemple de l'armée, et il introduit celui de la cité bien ordonnée. En tout cas, il souligne la cohésion de l'univers (§ 130-134), de même que son éternité et sa disposition ordonnée (§ 134-143). Dans cette réappropriation, les échos du chapitre 6 du *De mundo* ne manquent pas, à l'instar de ce qu'on observe dans la *Quaestio* II.3 et le *De providentia* d'Alexandre. Par contre, la section polémique et doxographique de *Lambda* 10 (1075a5 et suiv.) est ignorée. La nécessité de défendre la doctrine aristotélicienne, considérée comme « plus vraie » et plus conforme à la notion commune<sup>29</sup> de la divinité que celle des écoles concurrentes, joue également un rôle dans la conclusion du *De principiis* (§ 144-151, notamment § 145-146<sup>30</sup>), qui répond en cela à la déclaration programmatique du § 2. Dans l'ensemble, le style de cette section finale ne relève plus de la simple paraphrase, mais est inspiré par l'engagement philosophique d'Alexandre et par son effort de parvenir à une synthèse nouvelle.

Il reste que le développement de l'argument n'est pas linéaire et comporte une certaine surabondance et des répétitions, attribuables au fait qu'Alexandre cherchait, en appliquant la méthode qui est la sienne dans les grands commentaires, à rendre compte et à restituer la cohérence d'un texte — le livre *Lambda* — dont l'articulation est absconse. En fait, à partir du § 64, le *De principiis* ressemble fort à la *summa capitum* qui précède, dans les commentaires continus, chacune des exégèses alexandristes sur un livre ou un passage du corpus aristotélicien (par exemple le livre *Gamma*<sup>31</sup>), et qui a pour fonction d'orienter la lecture de détail qu'Alexandre s'apprête à proposer de chaque *lemma*<sup>32</sup>.

Mon hypothèse est donc la suivante : dans ses écrits sur les principes, Alexandre suit autant que possible le livre *Lambda* de la *Métaphysique* et en particulier les chapitres 6-7, qui renferment la démonstration de l'existence de la substance immobile, premier moteur de l'univers. Cette hypothèse trouve un appui dans un autre texte d'Alexandre concernant les principes, qui est plus court que le *De principiis* et qui a été préservé en grec : la *Quaestio* I.1.

28. Pensons notamment aux métaphores concernant l'armée (1075a13) et la maison (1075a19), et à la métaphore politique incluse dans la citation d'HOMÈRE, *Il.* II. 204, qui forme la conclusion du livre (1076a4).

29. Sur la valeur d'une notion (ἔννοια, ou πρόληψις) partagée par la plupart des hommes, cf. ALEXANDRE, *De fato* 165.16-19, 172.17-18.

30. Cf. ID., *De Anima* 2.4-6 et *passim*.

31. ID., *In Met.* 237.1-239.4.

32. La même observation s'applique du reste à plusieurs passages du *De Anima* attribué à Alexandre, où l'Aphrodite puise à ses propres commentaires, surtout à celui sur le *De Anima* d'Aristote, mais aussi parfois à celui sur le *De sensu*. Cf. les études de DONINI et d'ACCATTINO citées dans la note 5.

## II. LA QUAESTIO I.1

La *Quaestio* I.1 (qui compte trois pages environ dans l'édition de Bruns) n'est en réalité ni une « question », ni une « aporie<sup>33</sup> ». Ce n'est probablement qu'à des fins de classement que le titre de *Quaestiones* a été mis en tête de la collection des trois livres des « apories et solutions » physiques d'Alexandre ; il faut donc croire qu'il n'a été attribué que tardivement au traité<sup>34</sup>. Le titre complet (tardif aussi, très probablement) introduit le sujet du texte sous la forme d'une interrogation : « Par quelles considérations peut-on établir la cause première selon Aristote ? » Contrairement au *De principiis*, la *Quaestio* I.1 ne comporte pas d'introduction. Pour des précisions sur le thème et l'intention globale du traité, il faut attendre une brève section intermédiaire (p. 4.4-7 Bruns, cf. mes remarques ci-dessous).

L'exorde de la *Quaestio* correspond au nouvel argument offert par Aristote en *Lambda* 6, 1071b5 et suiv. Le court développement qui introduit l'argument principal chez Aristote (*Lambda* 6, 1071b3-5) n'est donc pas repris ou paraphrasé : il est négligé, exactement comme au début de la seconde partie du *De principiis* (§ 64, l. 2 et suiv., qui correspond également à *Lambda* 1071b5 et suiv. ; cf. § 2 ci-dessous). Il s'agit là encore d'un trait commun entre l'exorde de la *Quaestio* et celui de la seconde partie du *De principiis*.

La première partie de la *Quaestio* (jusqu'à la p. 4.4) correspond donc à *Lambda* 6 (jusqu'à 1071b22), puis à *Lambda* 7 (jusqu'à 1072a27). Hormis quelques adaptations, cette première partie suit rigoureusement le texte d'Aristote et offre à la fois la paraphrase et l'exégèse d'une partie essentielle des arguments du livre *Lambda*, à savoir des arguments qu'Alexandre tenait pour décisifs quant à la question des principes. La réécriture et l'interprétation proposées par Alexandre mériteraient certainement une étude approfondie et, par manière d'introduction à une telle étude, je tenterai ici une première mise en correspondance du texte de la *Quaestio* I.1, p. 2.20-4.4, et de celui des chapitres 6-7 de *Lambda*. Pour ce faire, je procéderai lemme par lemme, en me référant à la numérotation des lignes du texte grec contenue dans l'édition de Bruns et en traduisant certains passages-clés<sup>35</sup>.

33. Cf. SHARPLES, *Alexander of Aphrodisias. Quaestiones 1.1-2.15, ad loc.* Selon Sharples, la contribution distinctive de la *Quaestio* I.1 à la théorie du premier moteur réside dans le fait qu'elle propose une déduction de l'intelligibilité et de la désirabilité du moteur à partir de son caractère de forme et d'acte purs. Sur la nouveauté que représente, par rapport aux textes aristotéliens, la qualification du moteur comme « forme », cf. ci-dessous ad 4.7-26.

34. La forme actuelle des *Quaestiones* ne remonte certainement pas à Alexandre et n'est attestée par aucune source ancienne (le plus ancien manuscrit que nous possédons date de la fin du IX<sup>e</sup> siècle : il s'agit du ms Ven. 258, qui est la copie d'un manuscrit en majuscule, d'une époque inconnue ; cf. BRUNS, « Praefatio », p. XVII ; et note 9 ci-dessus).

35. Le texte de la *Quaestio* a été récemment traduit en français par M. RASHED, *Essentialisme. Alexandre d'Aphrodise entre logique, physique et cosmologie*, Berlin, New York, Walter de Gruyter, 2007, chap. X, p. 291-293. J'ai l'intention de commenter en détail, à l'occasion d'une nouvelle édition critique du texte, les suggestions éditoriales de Rashed, mais il m'est d'ores et déjà possible de formuler quelques observations préliminaires. En 2.28, je pense qu'il est possible de sauver la lecture des manuscrits, notamment du Ven. 258, que Rashed corrige ainsi : ἔδει τινὰ κίνησιν γενέσθαι, ὥστε τὸ μὲν ποιῆσαι, τὸ δὲ παθεῖν, καὶ γενέσθαι τὴν κίνησιν ἐξ αὐτῶν (ἐξ αὐτῆς corr. Rashed), puisque Alexandre considère les deux sujets (l'agent et le patient, cf. 2.24-27) comme responsables du mouvement. Ce fait explique le pluriel qu'on

La *Quaestio* I.1 (p. 2.20-21 Bruns) s'ouvre par cette phrase : « Si toutes les substances étaient corruptibles, tout serait corruptible, puisque les autres étants sont inséparables de la substance ». De cette façon, comme je l'ai dit, le début du texte d'Alexandre correspond au début de l'argument principal de *Lambda* (chap. 6, 1071b5-6 : αἱ τε γὰρ οὐσίαι πρῶται τῶν ὄντων, καὶ εἰ πᾶσαι φθαρταί, πάντα φθαρτά), à ce détail près que la primauté de la substance sur les autres modes d'existence est justifiée par l'Aphrodite grâce au critère de la dépendance ontologique et en raison du fait que « les autres étants sont inséparables de la substance ».

2.21 et suiv. : Chez Alexandre, comme chez Aristote, l'argument qui découle du principe posé dans la phrase liminaire de la *Quaestio* I.1 prend la forme du *modus tollens*<sup>36</sup>. C'est pourquoi Alexandre pose les prémisses suivantes : « Tout n'est pas corruptible, et toute substance n'est pas corruptible ». Il prouve ensuite la prémisse selon laquelle « Tout n'est pas corruptible » comme suit :

2.22 : « Tout n'est pas corruptible, car il est impossible que le mouvement soit corruptible ». Ce passage correspond à *Lambda* 6, 1071b6-7 : ἀλλ' ἀδύνατον κίνησιν ἢ γενέσθαι ἢ φθορῆναι.

2.22-23 : « En effet, [le mouvement] est éternel ». Cette affirmation correspond à *Lambda* 6, 1071b7 : ἀεὶ γὰρ ἦν (*scil.* : ἡ κίνησις).

2.23-29 : (εἰ γὰρ εἴη γενητή [...] γενητή). Dans ces lignes, l'argument d'Aristote visant à établir l'éternité du mouvement est élaboré librement par Alexandre, qui puise au texte de *Phys.* VIII.1 (cf. 251a17-28)<sup>37</sup>. L'on notera qu'en procédant ainsi

---

trouve en 2.28, de même que celui qu'on trouvait auparavant en 2.24, τὰ ἐξ ὧν ἡ κίνησις, c'est-à-dire l'agent et le patient. Par ailleurs, il convient de garder à l'esprit (comme le fait Sharples, cf. note 8) la version du texte transmise par Michel d'Éphèse, qui reproduit presque intégralement, avant d'entreprendre son propre commentaire, la *Quaestio* : à la p. 4.2 (κινήσεται δ' ὑπ' αὐτοῦ τὸ θεῖον σῶμα τῶ νοεῖν τε αὐτοῦ καὶ ἔφθαι καὶ ὀρεξῆν ἔχειν τῆς ὁμοιώσεως αὐτοῦ) on peut lire τε αὐτὸ avec Alexandre d'Aphrodise et Michel d'Éphèse, in *Met.* 686.33s (ainsi qu'avec plusieurs manuscrits, dont le Ven. gr. 194 — cf. *supra*, note 14) à la place de τὸ αὐτοῦ chez V (Ven. 258) et Bruns : τε sera en corrélation avec le καὶ (en 4.2), ici, comme à plusieurs autres endroits chez Alexandre, on peut donc se passer de la correction en τούτο proposée d'abord par Sharples, puis par Rashed, d'autant plus que le moteur est bien indiqué par αὐτό dans ce contexte, cf. 3.19, 4.2. Enfin, en 4.12, Rashed a certainement raison de vouloir compléter le passage qui est défectueux dans le manuscrit V : il propose ὅτι καὶ μᾶλλον <δν>. La lecture qu'on trouve chez Alexandre d'Aphrodise et Michel d'Éphèse, in *Met.* 687.7 ὅτι καὶ μᾶλλον ἐστίν pourrait certes sembler plus naturelle, en raison de la construction de la phrase causale introduite par ὅτι mais l'hypothèse de la faute par haplographie avancée par Rashed n'est pas invraisemblable, d'autant qu'on observe la même correction μᾶλλον <δν> dans une glose manuscrite du XVI<sup>e</sup> siècle, attribuable à Ottaviano Ferrari, et incluse dans la marge de l'*editio princeps* (Venetiis 1536) des *Quaestiones* disponible à Milan (Biblioteca Nazionale Braidense, cote B. XVI 6.078). Or cette correction manuscrite remonte peut-être à une source plus ancienne, ce qui pourrait conférer encore plus de plausibilité à la correction proposée par Rashed (cf. S. FAZZO, « Philology and Philosophy on the Margins of Early Printed Editions of the Ancient Greek Commentators on Aristotle, With Special Reference to Copies held in the Biblioteca Nazionale Braidense, Milan », dans C.W.T. BLACKWELL, S. KUSUKAWA, dir., *Philosophy in the Sixteenth and Seventeenth Centuries : Conversations with Aristotle*, Aldershot, Ashgate, 1999, p. 48-75 ; cf. en particulier l'Addendum, p. 74 et suiv. pour l'identification de la main de Ferrari).

36. Sur ce point, de même que sur *Lambda* 6 en général, on consultera avec profit le commentaire de E. BERTI, « Unmoved Mover(s) as Efficient Cause(s) in *Metaph.* XII 6th », dans M. FREDE, D. CHARLES, éd., *Aristotle's Metaphysics Lambda*, Oxford, Oxford University Press, 2000, p. 181-206.

37. À la p. 2.24 notamment, on lit ἂ εἰ μὲν οὕτως εἶχεν, ὥστε μήτε τὸ ποιῶν μήτε τὸ πάσχον ... δεῖσθαι τινας μεταβολῆς. Rashed traduit ainsi la protase de cette phrase : « S'il n'en allait pas ainsi, en sorte que ni

Alexandre propose une réécriture qui est, à certains égards, plus claire que le texte même d'Aristote<sup>38</sup>.

3.1-7 : (ἀλλ' ἡ κίνησις [...] κίνησιν κινούμενον). Dans ce passage, l'argument des lignes 1071b7-10 de la *Métaphysique*, qui porte sur la continuité du temps et du mouvement, est omis (cf. toutefois *De princ.* § 69-71). Alexandre choisit en fait d'aborder le thème de la continuité par une autre voie, ce qui lui permet, dans son argumentation, d'apporter réponse à une objection qui pourrait être soulevée contre la thèse de la continuité du mouvement perpétuel, telle qu'elle est formulée en *Lambda* 6. Selon cette objection, le mouvement pourrait être éternel, même s'il était fait d'une série ininterrompue de mouvements distincts<sup>39</sup>. En cherchant à prendre sur ce point la défense d'Aristote, Alexandre utilise déjà ici une importante conséquence de la thèse de l'éternité du mouvement, à savoir le fait qu'il existe un corps éternellement mû.

3.7-8 : « Mais le seul mouvement qui soit éternel et continu est le mouvement circulaire ». Cette affirmation correspond au passage suivant de *Lambda* 6, 1071b10-11 : κίνησις δ' οὐκ ἔστι συνεχῆς ἀλλ' ἢ ἡ κατὰ τόπον, καὶ ταύτης ἢ κύκλω. Alexandre ne juge pas utile, à ce stade, de reprendre l'argument plus élaboré de *Lambda* 7, 1072a21-22 (καὶ ἔστι τι ἀεὶ κινούμενον κίνησιν ἄπαυστον, αὕτη δ' ἢ κύκλω καὶ τοῦτο οὐ λόγῳ μόνον ἀλλ' ἔργῳ δῆλον). Du reste, il a déjà établi, dans les lignes immédiatement précédentes, qu'il existait un corps éternellement mû (3.1-7).

Ensuite, dans les parties subséquentes de la *Quaestio*, Alexandre choisit de suivre le chapitre 7 du livre *Lambda*. Il néglige donc la section aporétique et doxographique de *Lambda* 6 (1071b22-1072a7), de même que la section finale du chapitre, qui traite de la multiplicité des mouvements célestes (6, 1072a7-7, 1072a21, cf. mes remarques

---

l'agent ni le patient ne requerraient quelque changement [...] ». Il m'apparaît toutefois préférable de traduire : « Or, si ceux-ci [c'est-à-dire l'agent et le patient] étaient telles que (οὕτω, ayant une fonction proleptique par rapport à ὥστε) ni l'agent ni le patient ne requerraient aucun changement, l'un pour agir, l'autre pour pâtir [...] ». En effet, tout l'argument des lignes 2.23 et suiv. est une démonstration par l'absurde de l'éternité du mouvement, à l'instar de *Phys.* VIII.1, dont les parties me semblent être réordonnées par Alexandre de la façon suivante : si le mouvement était engendré, il y aurait un agent et un patient à partir desquels le mouvement s'engendrerait ; or, concernant cet agent et ce patient (ᾧ), de deux choses l'une : s'ils n'avaient pas (μὲν, 2.24) besoin d'un changement pour passer à l'acte (c'est la phrase qui pose problème et que j'ai traduite au début de la présente note), ils seraient déjà en acte et il n'y aurait donc pas de génération du mouvement ; si, en revanche (on notera le δέ en 2.27, qui introduit une opposition dont le sens ne ressort pas clairement dans la traduction proposée par Rashed), ils avaient besoin de subir un changement pour déclencher le mouvement, un mouvement serait alors nécessaire avant la génération du mouvement, puis un autre et ainsi de suite à l'infini.

38. Thémistius offre pareillement des exemples de réécritures ou de paraphrases qui, en puisant à d'autres textes, visent à clarifier le propos d'Aristote. Cf. sur ce point M. ACHARD, « La paraphrase de Thémistius sur les lignes 71 a 1-11 des *Seconds Analytiques* », *Dionysius*, 23 (2005), p. 105-116 ; et ID., « Themistius' Paraphrase of *Posterior Analytics* 71a17-b8. An Example of Rearrangement of an Aristotelian Text », *Laval théologique et philosophique*, 64, 1 (2008), p. 15-31.

39. Autrement dit, selon cette objection, l'éternité du mouvement pourrait résulter d'une série de mouvements successifs, et n'aurait donc pas à impliquer l'existence d'un mouvement particulier qui, pris à lui seul, est éternel, de même que d'un être éternellement mû. Cette objection a été reprise récemment par E. BERTI dans son article, « Unmoved Mover(s) as Efficient Cause(s) in *Metaph.* XII 6th », p. 184.

sur *De principiis* § 64-95 ci-dessus). La suite du texte comporte les articulations suivantes :

3.8-9 : « Le corps qui se meut de ce mouvement circulaire est éternel ». Ce passage correspond à *Lambda* 7, 1072a23 (ὥστ' ἀϊδίος ἂν εἴη ὁ πρῶτος οὐρανός).

3.9-18 : Le passage formé par ces lignes représente un excursus n'ayant pas de parallèle dans le livre *Lambda*. Il offre une démonstration du fait que le corps céleste est animé et qu'il se meut par désir. Sa fonction est de préparer l'interprétation que proposera Alexandre de *Lambda* 7, 1072a26 (κινεῖ δὲ ὃδε τὸ ὁρεκτὸν καὶ τὸ νοητόν).

3.18-20 : « Pour ce qui se meut par impulsion et par désir, un étant doit exister, pour le désir duquel l'autre se meut d'un mouvement circulaire, et qui soit également éternel et en acte ». Ce passage, qui pose l'existence d'un moteur du ciel, mais sans encore affirmer son immobilité, correspond à l'argument développé par Aristote en *Lambda* 7, 1072a23 et suiv. (ἔστι τοίνυν τι καὶ ὁ κινεῖ).

3.20-23 (πᾶν γὰρ τὸ κινήτικόν τινος ἐνεργεία τι ὄν κινεῖ [...] μὴ ὄντος ἐνεργεία τοῦ κινήσοντος αὐτήν). Sur cette utilisation du couple acte-puissance pour décrire la nature du moteur éternel, cf. *Lambda* 6, 1071b12-20.

3.23-24 : « Mais le moteur sera aussi immobile, car si lui aussi se mouvait en tant que mû, il faudrait, pour lui aussi, un moteur ». Alexandre invoque ici l'argument de la régression à l'infini, plutôt que l'argument de symétrie utilisé par Aristote en *Lambda* 7, 1072a24-26<sup>40</sup>.

3.25 : « Mais s'il est immobile, il est incorporel, car tout corps en tant que corps est mobile ». Cet argument peut être considéré comme une interprétation du passage suivant de *Lambda* 6 : (ἔτι τοίνυν ταύτας δεῖ τὰς οὐσίας εἶναι ἄνευ ὕλης· ἀϊδίους γὰρ δεῖ, εἴπερ γε καὶ ἄλλο τι ἀϊδιον) (1071b20-22)<sup>41</sup>. Il connaîtra une grande fortune dans la tradition exégétique.

3.25-26 : « Il y aura une substance éternelle et immobile en acte, qui sera la cause du mouvement éternel et continu du corps qui possède un mouvement circulaire ».

40. Ailleurs cependant, Alexandre admet la valeur de l'argument de symétrie : il l'utilise en *De princ.* 28-31, l'explique et le justifie dans un fragment de son commentaire *ad loc., ap.* IBN RUSHD (p. 1588.6-1589.9 Bouyges), et en propose une application différente dans sa démonstration de l'existence d'un acte pur sans matière (cf. *De principiis*, § 118 ; Genequand *ad* § 28, 118). Sur l'argument « par symétrie » (appelé ainsi par Manuwald) et sur l'ensemble de *Lambda* 7, on pourra consulter l'utile commentaire d'A. LAKS (dans FREDE et CHARLES, *Aristotle's Metaphysics Lambda*, p. 207-243), dont une version française révisée vient de paraître dans ID., *Histoire, doxographie, vérité*, Louvain-la-Neuve, Peeters, 2007, p. 83-131.

41. Notons ici que les lignes 1071b20-22 de *Lambda* 6 posent deux problèmes, l'un concernant l'identité du sujet (si ce sont « les moteurs », au pluriel, ils ne sont pas mentionnés auparavant dans le texte), et l'autre concernant la construction du raisonnement (l'éternité n'implique pas forcément l'absence de matière, mais seulement de la matière corruptible ; si l'on admet qu'il est ici question de la seule matière corruptible, les substances dont parle le texte pourraient tout aussi bien être considérées comme les corps célestes en mouvement que les moteurs). Cf. S. FAZZO, « Fra atto e potenza : l'eternità del cielo nel libro *Lambda* della *Metafisica* », dans M. MIGLIORI, A. FERMANI, *Attività e virtù : Anima e corpo in Aristotele*, Milano, Vita e Pensiero, 2008, p. 113-146.

Cette conclusion correspond à la conclusion de *Lambda 7*, 1072a24-26 : τοῖνον ἔστι τι ὃ οὐ κινούμενον κινεῖ, ἀΐδιον καὶ οὐσία καὶ ἐνέργεια<sup>42</sup> οὐσα.

4.1-4 : « Le corps divin sera mis en mouvement par cette substance parce qu'il la contemple et qu'il a la tendance et le désir de l'imiter. Car tout ce qui est mû par quelque chose d'immobile et de séparé se meut de cette façon ». Ce passage correspond à *Lambda 7*, 1072a26-27 (κινεῖ δὲ ᾧδε τὸ ὀρεκτὸν καὶ τὸ νοητὸν κινεῖ οὐ κινούμενα).

4.4-7 : « La preuve est par analyse. Car du premier principe il ne peut pas y avoir de démonstration. Pour concevoir sa nature il faut se servir de l'analyse, à partir de son accord avec ce qui lui est postérieur et qui est évident ». Cette dernière phrase résume bien la méthode suivie par Aristote, et par Alexandre à sa suite, dans la construction de l'argument visant à prouver l'existence du premier moteur. On notera la complémentarité qui existe entre ces lignes et le passage méthodologique correspondant du *De principiis* (§ 2 p. 44.8-12 Genequand), qui a été cité dans la section I du présent article. En effet, la *Quaestio* utilise l'expression de « preuve par analyse » pour décrire la démarche de remontée vers les principes, expression qu'on ne trouve pas dans le texte arabe du *De principiis* ; mais le *De principiis*, contrairement à la *Quaestio*, explique les raisons de la différence entre la démonstration apodictique et l'argument qui, « par analyse », remonte aux principes. Selon cette explication, si « du premier principe il ne peut pas y avoir de démonstration » (*Quaestio* I.1, 4.4-5), c'est parce que « la démonstration apodictique procède à partir de ce qui est antérieur et des causes », et que, par définition, les premiers principes sont ceux pour lesquels il « n'y a rien d'antérieur et il n'y a pas de cause » (*De princ.* § 2)<sup>43</sup>. Alexandre offre ainsi un résumé synthétique du problème, posé par l'aristotélisme, de la connaissance des principes. Si la démonstration scientifique procède à partir des principes, comment pourra-t-on alors prouver l'existence de ces derniers ? Le problème, qui concerne à la fois les principes de la démonstration<sup>44</sup> et les principes auxquels doit

42. 1072a25 : le manuscrit le plus ancien, J (Vind. gr. 100), a ἐνεργεια sans accent. C'est le signe que l'originale devait être interprétée. Les autres copistes ont interprété le nom au nominatif, alors qu'Alexandre, autour de l'an 200 ap. J.-C., semble pour sa part l'avoir lu ou interprété au datif.

43. Tout récemment, M. RASHED (*Essentialisme*, chap. X, p. 275 et suiv.) a proposé l'interprétation suivante des lignes 4.4-7 de la *Quaestio* I.1, interprétation qui ne fait allusion ni au texte d'Aristote ni au *De principiis* : le fait « qu'Alexandre ait tenu à n'y voir [c'est-à-dire dans l'argument visant à prouver l'existence du premier moteur] qu'une "analyse" et non pas une "démonstration" au sens fort du terme [...] est une concession évidente à des attaques du type de celles de Galien » contre la théorie aristotélicienne du premier moteur. Il faut toutefois considérer ici que la position d'Alexandre était déjà celle d'Aristote, et l'on voit du reste difficilement comment l'Aphrodite aurait pu prétendre démontrer, au sens strict du terme, les principes. Certes, il est vrai qu'entre Galien et Alexandre, le scepticisme reprend de la vigueur, et nous avons des raisons de croire qu'Alexandre voulait se protéger de l'accusation de dogmatisme (sur ce point, cf. mes travaux : *Aporia e sistema*, p. 18, 31-35 : « Fra dogmatismo e scetticismo »). Mais les passages tout juste cités de la *Quaestio* et du *De principiis* pourraient tout aussi bien être envisagés comme des résumés ou des analyses fidèles de la méthode préconisée par Aristote (cf. mon article : « Alexandre d'Aphrodise contre Galien : la naissance d'une légende », *Philosophie antique* [2002], p. 109-144, en particulier la section II.1 : « Galien contre Aristote ? »).

44. Cf. ALEXANDRE, in *Met. Gamma* 1005a19 et suiv., 266.19-21. Sur la σοφία comme connaissance à la fois des principes et de ce qui est postérieur aux principes, cf. ID., *Mant.* 151.9-11, Genequand, p. 144, et ARISTOTE, *EN* VI.7, 1141a16-19.

aboutir l'étude de l'univers sensible, avait déjà été explicitement reconnu par Aristote<sup>45</sup>. Une partie de la réponse qu'on peut y faire consiste à dire qu'il faut, comme l'affirme la remarque bien connue de la *Physique*<sup>46</sup>, procéder à partir de ce qui est moins connu en soi mais plus connu pour nous.

4.7-26 : Le passage méthodologique des lignes 4.4-7 a marqué une division de la *Quaestio* en deux parties, qui ont des rapports différents avec le texte du livre *Lambda*. En effet, la seconde partie, qui s'ouvre avec la ligne 4.7, se réfère à la section suivante de *Lambda 7* (1072a27 et suiv.), mais ne la suit pas de façon aussi directe et continue que ne le faisait la première partie. Du reste, l'important passage des lignes 1072b4 et suiv. de *Lambda 7*, qui mobilise les concepts de *sustoichia* et de diérèse, est un texte dont il est difficile de rendre compte. Alexandre utilise sans doute principalement ce passage comme un modèle d'argumentation, plutôt que comme un texte devant être suivi mot à mot. Cela dit, je me permets de hasarder ici un résumé interprétatif de cette seconde partie de la *Quaestio*, qui doit être tenu comme une simple hypothèse susceptible d'être amendée ou contredite.

Pour procéder à la description du premier *intelligible*, Alexandre utilise, comme à plusieurs autres endroits dans son œuvre, le couple conceptuel *forme-matière*. Ces deux concepts, qu'il met beaucoup plus souvent à profit qu'Aristote, constituent pour lui une sorte de signature personnelle, qui règlent dans ses exégèses la manière dont il réorganise ou reconstruit nombre de théories. Ainsi, la définition du premier principe comme « forme » pure fait son apparition dans son œuvre, et ne trouve aucun parallèle chez Aristote<sup>47</sup>. Les autres concepts mobilisés par Alexandre dans la *Quaestio* pour théoriser le premier principe sont toutefois tirés de *Lambda 7*. Il exploite d'abord l'opposition entre la *substance* et les autres genres de l'étant (4.12), puis passe en revue les autres attributs axiologiques positifs du premier principe, de façon à les ranger du même côté d'une partition en paires binaires, où le positif s'oppose au négatif. Il souligne à cette occasion la *simplicité* (par opposition à la composition, 4.13) du premier principe, de même que son *actualité* éternelle (par opposition à toute forme de participation à la puissance, 4.13-14). Enfin, Alexandre utilise également les oppositions binaires pour souligner la nature du premier *désirable* (4.17), qui est la *beauté* (4.18) en tant qu'attribut éminent de la forme (par opposition à la matière), et pour insister sur l'*activité* (par opposition à la passivité, 4.20-21) du premier principe, de même que sur son caractère *substantiel* (par opposition aux autres genres de l'étant autres que la substance, 4.22-23).

Un tel développement portant sur le « désirable » (τὸ ὀρεκτόν) et l'« intelligible » (τὸ νοητόν), qui sont tenus pour des attributs essentiels du premier moteur, ainsi que le recours dans l'analyse à des paires binaires, dont seul l'élément positif cor-

45. Cf. *An. Post.* I.12, où Aristote déclare notamment : « S'il était impossible de déduire le vrai à partir du faux, l'analyse serait simple » (78a6 et suiv.), ou encore « la cause première est insaisissable » (78a26). Je remercie Enrico Berti pour une discussion fructueuse de ces passages.

46. Cf. ARISTOTE, *Phys.* I.1, 184a19-21.

47. Cela même si, comme me l'a fait remarquer E. Berti, Aristote utilise l'expression τὸ τί ἦν εἶναι pour décrire le premier principe en 1074a35. Pour plus de détails sur l'analyse que je propose ici de *Lambda 7*, on pourra consulter mon édition et mon commentaire (à paraître) du livre *Lambda*.

respond à un attribut du premier moteur, montrent qu'on trouve à l'œuvre dans cette section du texte les mêmes éléments hypotextuels que dans la section précédente. Alexandre construit son texte en appliquant le principe d'une ordonnance en colonnes (συστοιχία) et au moyen de diérèses (διαίρεσις), comme le fait Aristote en *Lambda* 7 (1072a31, 35, b2). On trouve en outre, entre les textes d'Aristote et d'Alexandre, au moins deux points de contact encore plus manifestes. D'abord, Alexandre, comme Aristote, esquisse la liste des attributs qui appartiennent en propre au premier moteur *en tant que* désirable et intelligible (1072a26-30). Ensuite, chez Aristote, la série positive (qui seule contient les attributs du premier principe) comprend : la *substance* (1072a31, cf. Alex., 4.12), la *simplicité* et *l'acte* (1072a32-34, cf. Alex., 4.12-15), le *beau* et le *préférable* en soi, et le *nécessaire*, par opposition au contingent (1072b4-13, cf. Alex., 4.17-19). Or Alexandre, bien qu'il ne parle pas explicitement de la « nécessité » du moteur, insiste sur son actualité éternelle et sans puissance (4.13-14, 25), ce qui, dans la terminologie qui est la sienne, revient à dire qu'il est nécessaire. Une analyse plus détaillée de *Lambda* 7 permettrait sans doute d'identifier d'autres parallèles entre les deux textes.

## CONCLUSION

En guise de conclusion, nous aimerions souligner ce qui semble être les cinq grands apports d'Alexandre à l'exégèse de *Métaphysique Lambda*. Ces apports touchent à des problèmes laissés expressément ouverts ou implicitement non résolus dans le texte d'Aristote.

Le premier concerne la méthodologie de l'enquête sur les principes. Dans le livre *Lambda*, Aristote se contente d'affirmer, au sujet de la substance non sensible, qu'il existera une *theōria* différente à son sujet *s'il n'existe aucun principe commun* entre cette substance et la substance des êtres sensibles. En revanche, Alexandre indique avec précision la nature de l'enquête sur les principes, qui doit selon lui s'effectuer sous le mode « par analyse » (κατὰ ἀνάλυσιν)<sup>48</sup>.

Deuxièmement, nous devons à Alexandre une synthèse cohérente de la doctrine de *Lambda* et du livre VIII de la *Physique*. Pour arriver à ce résultat, Alexandre doit résoudre un difficile problème relatif au rapport entre les deux textes. En effet, comment faut-il interpréter les passages de *Physique* VIII, 5 qui démontrent que le premier principe du mouvement est auto-moteur (comme l'avait déjà maintes fois soutenu Platon)<sup>49</sup>, alors que *Lambda* (en accord sur ce point avec *Physique* VIII, 5, 256b13-24) affirme résolument que le premier principe est immobile<sup>50</sup> ? Dans le *De principiis* (§ 29-44), l'analyse d'Alexandre repose sur la partie critique du texte d'Aristote, et exploite uniquement les remarques concernant le principe auto-moteur.

48. Cf. nos remarques sur *Quaestio* I.1, 4.4-7, en parallèle à *De princ.*, § 2, et n. 43 ci-dessus.

49. ARISTOTE, *Phys.* VIII, 256a13-b3. Cf. PLATON, *Phèdre* 245c-246a et *Lois* 894c-896e, où il est question, dans les deux passages, de l'âme en tant que principe de mouvement mu éternellement.

50. Dans la *Physique* même, sauf erreur de ma part, le Stagirite n'explique pas avec précision en quoi consiste le rapport entre le principe auto-moteur et le principe immobile.

Selon Alexandre, qui cherche à réfuter la doctrine platonicienne de l'auto-moteur comme principe, il est impossible qu'existe une chose purement auto-motrice, puisqu'un être auto-moteur devra toujours être mû et mouvoir. Alexandre ne tient donc pas compte de la synthèse proposée par Aristote dans le *De motu animalium* (1, 698a7-9), où le rôle du principe auto-moteur, loin d'être nié, est posé comme intermédiaire : selon cette synthèse, le principe du mouvement est auto-moteur, alors que le principe de l'auto-moteur est immobile. Le parti pris exégétique d'Alexandre s'explique par sa propension à mettre en exergue les aspects antiplatoniciens de la pensée d'Aristote, propension qui est probablement liée au contexte historique de concurrence entre les écoles<sup>51</sup>. Quoi qu'il en soit, il faudra revenir ailleurs sur l'importante question de savoir dans quelle mesure certaines interprétations ayant fait école et encore courantes du chapitre *Lambda* et de *Physique* VIII sont influencées par la lecture d'Alexandre.

Troisièmement, s'agissant de la pluralité des moteurs, Alexandre établit un rapport hiérarchique entre les moteurs des sphères célestes. Selon son interprétation, les moteurs se succèdent, à partir du premier, par ordre de noblesse, de sorte qu'ils ne sont ni spécifiquement identiques et différents seulement par le nombre (mode de différence qui peut caractériser uniquement les êtres matériels), ni différents les uns des autres en vertu d'une différence spécifique (puisque les êtres qui diffèrent de cette manière ne sont pas absolument simples).

Quatrièmement, concernant la définition du premier moteur immobile, on voit à l'œuvre une tendance chez Alexandre (tendance que nous avons décrite dans une autre étude comme caractéristique de son aristotélisme) qui consiste à réduire, en les simplifiant, les formulations aristotéliennes à un langage scolastique, souvent centré sur les termes de *matière* et de *forme*. Il est ainsi propre à l'approche d'Alexandre de définir le moteur immobile comme « forme pure sans matière », le terme « forme » (εἶδος) n'étant — sauf erreur de ma part — jamais utilisé à cette fin chez Aristote<sup>52</sup>.

Cinquièmement — et c'est là le point le plus important —, la recherche récente a mis en évidence à quel point l'interprétation traditionnelle de *Métaphysique Lambda* est redevable à Alexandre, notamment en ce qui concerne l'élucidation de la thèse du premier moteur (a) comme moteur des cieux ainsi que (b) comme objet de désir et objet d'amour (1072a26, b3), le second point n'ayant jamais été clarifié par Aristote. Selon Alexandre, les cieux possèdent une âme, une âme *sui generis*, et désirent le premier moteur en cherchant à se rendre similaires à lui. Les cieux doivent se mouvoir, puisqu'en tant que corps physiques ils sont sujets au mouvement, mais ils le font en vertu du mouvement qui ressemble le plus à l'immobilité du premier moteur, soit le mouvement circulaire. Cette conclusion faisait également partie, jusqu'à une date

51. Sur ce point, voir mon introduction à *Alessandro d'Aphrodisia, Sulla Provvidenza*, p. 1 et suiv., ainsi que *Aporia e sistema*, p. 17 et suiv.

52. L'expression la plus proche en ce sens chez Aristote serait τὸ τί ἦν εἶναι ... τὸ πρῶτον, en référence au moteur immobile (*Lambda* 8, 1074a35 et suiv.) ; sur l'usage, qui devient largement répandu, du couple formé de la matière et de la forme chez Alexandre, j'ai recueilli un premier lot de remarques dans *Aporia e sistema*, p. 45, n. 63 et p. 50, n. 74.

récente, de l'interprétation traditionnellement admise et rarement discutée d'Aristote<sup>53</sup>. En un mot donc, l'exégèse d'Alexandre sur ce point fut décisive<sup>54</sup>.

Or, selon un commentateur récent, qui propose une analyse de la *Quaestio* I.1 sans tenter de déterminer ses rapports avec *Métaphysique Lambda*, le « pouvoir de persuasion » du texte d'Alexandre serait « presque nul<sup>55</sup> ». Un tel jugement — qui, *mutatis mutandis*, pourrait également s'appliquer au *De principiis* — paraîtra sans doute fondé aux yeux de la plupart des lecteurs modernes, qui ne sont pas disposés à admettre l'existence d'une substance non sensible, qui constituerait de surcroît le principe immobile du mouvement de l'univers. Il convient toutefois de rappeler que la *Quaestio* I.1 ne cherche pas à offrir, au premier chef, une démonstration proprement dite de tel ou tel philosophème, mais bien plutôt une exégèse du texte d'Aristote, et particulièrement des chapitres 6-7 du livre *Lambda*, lesquels tentent d'offrir une véritable preuve de l'existence d'une substance non sensible, premier moteur de l'univers. Il n'y a pas lieu d'être surpris par le fait qu'Alexandre, professeur de philosophie officiellement chargé d'expliquer les parties saillantes du corpus aristotélicien, se soit fixé, en rédigeant la *Quaestio* I.1, un tel objectif, essentiellement exégétique. En fait, tous les textes d'Alexandre, qu'ils soient majeurs ou mineurs, sont de nature foncièrement interprétative, et cherchent par conséquent à expliquer la lettre ou la pensée d'Aristote. Quoi qu'il en soit, l'exégèse développée par Alexandre allait exercer, à son époque et bien après lui, un formidable pouvoir de persuasion<sup>56</sup>. C'est en effet à travers le prisme de cette exégèse que la théologie d'Aristote sera comprise jusqu'à une époque très récente, et même en un sens jusqu'à nos jours. Les interprètes actuels n'ont donc pas fini, dans leurs travaux, de procéder à la distinction entre la véritable pensée d'Aristote et les éléments étrangers qui s'y sont greffés en raison de l'activité exégétique d'Alexandre d'Aphrodise et de son École.

53. Cf. BERTI, « Unmoved Mover(s) as Efficient Cause(s) in *Metaph.* XII 6th ». Pour une synthèse du débat récent, par le même auteur, cf. « Ancora sulla causalità del motore immobile », *Méthexis*, 20 (2007), p. 7-28.

54. On pourrait, bien entendu, se poser les questions suivantes : quelle est la contribution spécifique d'Alexandre par rapport à la tradition exégétique qui l'avait précédé ? Quelles sont ses sources intermédiaires, ses prédécesseurs aristotéliciens ? Ces questions sont généralement difficiles, car la tradition de par sa nature tend à effacer les contributions individuelles précédentes. Mais Théophraste semble avoir joué un rôle, et je compte revenir sur ce point ailleurs (je remercie E. Berti de la discussion que j'ai eue avec lui sur ce sujet).

55. RASHED, *Essentialisme*, chap. X, notamment p. 274-276. Sauf erreur de ma part, Rashed ne cite pas *Lambda* dans sa discussion de la *Quaestio*.

56. En Occident, comme je l'ai fait remarquer, l'exégèse alexandriste fut principalement influente à travers le *Grand Commentaire* au livre *Lambda* d'Ibn Rushd, qui s'appuie constamment sur le commentaire d'Alexandre. L'existence et la circulation de différentes versions du traité *Sur les principes* et de la *Quaestio* I.1 constituent cependant une autre preuve de l'importance du rôle joué par Alexandre dans la réception du livre *Lambda*.